

Nicolas Bouyssi

**S'autodétruire
et les enfants**

**NICOLAS
BOUYSSI**

S'autodétruire
et les enfants

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GRIS, 2007

EN PLEIN VENT, 2008

COMPRESSION, 2009

LES ALGUES, 2010

Nicolas Bouyssi

S'autodétruire et les enfants

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1322-9
www.pol-editeur.com

Pour Euriel Fierling

À propos d'un dédale

Ma mère travaille au cinquième étage et pour éviter des frais supplémentaires de garde et de nourrice, pour éviter aussi de laisser ma sœur Sarah entre les mains d'une inconnue, elle l'emmène avec elle une fois par semaine, le jour où il n'y a pas école. Elle règle l'heure de son réveil une heure avant celle de son départ. Elle se lève dans la pénombre, en sorte de ne pas réveiller mon père. Elle ne prend pas le temps de manger et elle s'en fiche parce qu'elle n'aime pas se préparer de petit déjeuner quand elle est angoissée. Le mercredi, à cause de tout ce qu'elle doit faire, elle n'a pas le cœur à s'occuper d'elle. Ma mère n'a pas beaucoup de temps – une heure passe vite –, elle se contente de nettoyer le bol et la petite cuiller qui traînent au fond de l'évier parmi le reste de la vaisselle. Elle file dans la salle d'eau où elle se

débarbouille de façon superficielle, et elle se sert de savon et de déodorant, de crème sans parabène. Ses cheveux noirs sont longs, bouclés. Au lieu de les laver, elle les asperge chaque jour de laque pour qu'ils conservent au moins une forme potable, et que leur allure demeure la même que d'habitude.

Il faut qu'elle reste belle. Elle se met du rouge à lèvres, du fond de teint, de l'eye-liner. Elle se vêt toujours d'une jupe à cette époque, jamais d'une robe, jamais d'un pantalon. Elle achète de temps en temps de longs foulards, de grands manteaux vert sombre ou rouges, cintrés à la hauteur de la taille. Elle en négocie le prix dans l'un des dix bouis-bouis les mieux achalandés du troisième sous-sol. Ou bien elle porte des frusques qui lui appartiennent depuis la fin de son adolescence. Elle les conserve, malgré l'usure et les changements de mode, comme des reliques. Ma mère les juge très assorties à ses grandes bottes. Ce sont des bottes en cuir marron qui montent jusqu'à ses genoux. Elles ont des talons hauts qui semblent faits en peau de lézard et elle se moque du jugement de goût qu'on peut porter sur elles.

Ma mère a trente-sept ans à cette époque. Elle a encore de belles jambes, ni longues ni courtes. Elle a des jambes fines et musclées, toujours bien épilées. Elle a de beaux pieds qu'elle se vante d'avoir sans corne. Une fois débarbouillée, elle se lave longuement les mains et elle se lave les dents et les oreilles. Elle se maquille et elle retourne dans

la chambre. Il reste en général moins de quarante minutes avant son départ lorsqu'elle entrouvre la porte. Trois des quatre murs de la chambre sont nus. Le dernier est en partie dissimulé par un paravent dont a hérité mon père. Sur sa boiserie, deux échassiers prennent leur envol.

Mon père dort sur le dos parmi les draps défaits, au centre du lit. Il a quarante-deux ans. Il est de taille moyenne. Il a un front trop grand, des cheveux blond paille, raides et épais. Son nez est petit et recourbé. Malgré une peau de plus en plus marquée autour des joues et de la gorge, sa tête conserve quelque chose d'osseux. Durant la nuit, il garde un tricot de corps en coton blanc que ma mère lui a acheté pour son anniversaire. Il a un boxer en coton noir muni d'une poche arrière, qu'il renouvelle quand le précédent est juste bon à mettre à la poubelle. Pour le moment, il se laisse aller. Il ronfle et il comate.

Sitôt que ma mère entrouvre la porte, l'odeur de laque est tellement forte que mon père grommelle. Il se tourne sur le côté. Ma mère diminue l'entrebâillement et elle l'observe en train de se mettre lentement en boule, avec les pointes des coudes à la hauteur de ses genoux. Il frotte machinalement ses cheveux en faisant bouger de manière étrange son gros orteil. Il ouvre la bouche. Il souffle un peu. Ma mère croise les doigts en espérant qu'il se rendorme tout de suite.

Mon père arrête de se toucher les cheveux. Son gros orteil finit par ne plus bouger. Une de ses mains pendouille vers le téléphone et sa paire d'espadrilles. Il a une bouteille d'eau gazeuse en plastique rouge à moitié vide à côté de lui. Ma mère franchit le seuil de la chambre tandis que les ronflements reprennent. Elle frôle le canapé. Elle se penche vers le lit d'enfant aux barreaux de bois qui est placé derrière l'armoire indienne et la grosse malle où sont rangés les jouets. Elle secoue délicatement Sarah par les épaules. Ma sœur se réveille et lui sourit.

Ma mère s'assoit sur les talons et elle lui parle avec une voix très douce. Elle lui chuchote ce qui va se passer. Sarah va se lever. Sarah va enlever sa chemise de nuit. Elle va la mettre sous l'oreiller. Elle va la remplacer par son petit peignoir en éponge. Ensuite, ce sera tout comme la semaine dernière. Sarah va prendre son petit déjeuner. Un bol de céréales avec du lait. Un verre de jus d'orange.

Ma sœur se laisse déshabiller. Elle a trois ans et demi. Ses yeux sont bleus ; ils sont mi-clos. Sa bouche est grosse, rouge et gercée. Elle bâille en s'étirant et elle écoute ma mère. Elle se souvient de la semaine dernière. Vu son sourire, elle se rappelle apparemment que c'était très agréable, et délicieux de manger un bol de lait aux céréales accompagné d'un verre de jus d'orange. Après, ainsi que les choses ont été dites, Sarah enfile son petit peignoir

en éponge. Elle lève ses bras vers le corps de ma mère comme si c'était la Vierge, une chose sacrée.

Ma mère lui suggère de faire très attention à sa coiffure, de ne pas tirer sur son foulard. Elle repasse dans la cuisine où elle installe ma sœur sur une chaise haute à barreaux blancs qu'une des familles voisines leur a prêtée. Ma mère aide ma sœur à se nourrir. Elle lui explique méthodiquement la suite de la matinée. Comme la semaine dernière, Sarah va se laver et s'habiller. Elles vont sortir dans le couloir, se diriger vers la cage d'escalier Nord, et patienter jusqu'à ce qu'arrive un ascenseur. S'il n'y a pas trop de monde à l'heure où elles le prennent, elles gagneront tout de suite le cinquième étage et son bureau.

Sarah termine toute seule son bol de céréales en léchant les bords. Elle boit son verre de jus d'orange trop vite et il dégoutte un peu le long de son menton. Pendant ce temps, ma mère nettoie le reste de la vaisselle. Elle jette dans le vide-ordures les fioles et les ampoules pharmaceutiques qui traînent aux alentours d'un set de table et d'un coquetier. Dans la foulée, elle saisit le bol et le verre que vient de boire ma sœur. Elle note en les posant sur l'égouttoir que la vaisselle que mon père a nettoyée cette nuit est maculée de sauce tomate et de moutarde. Elle ouvre le frigidaire. Du poulet cuit qu'elle a acheté hier, il ne reste plus qu'un bout de peau et la carcasse. Ils gisent dans un plat creux

parmi un fond de sauce et d'huile solidifiées. Ils sont derrière un emballage en carton et quatre flacons non entamés.

Ma mère jette la peau et la carcasse dans le vide-ordures. Elle lave le plat, elle donne un coup d'éponge sur les rebords de l'évier. Mieux vaut que Sarah comprenne le plus vite possible dans quelle famille elle va grandir. Mon père ne se lèvera pas plus ce matin qu'hier ou avant-hier afin de lui dire bonjour. Il a toujours été quelqu'un de spécial. Il a horreur de se coucher tôt. Il ne bouge pas beaucoup de ce qu'il appelle son coin. C'est la partie de la chambre qui correspond au pan de mur dissimulé par le paravent. L'endroit est poussiéreux, parce qu'il refuse qu'on y pénètre pour le nettoyer.

Au-dessous d'un poster géant qui se décolle et représente un vieux scooter, il entasse sur un secrétaire pourvu de trois tiroirs fermés à clé quelques affaires dont un petit ordinateur portable, une chaîne et un magnétoscope. Il a aussi une quantité invraisemblable de prises, de casques audio, et des paquets de mouchoirs. C'est le désordre. Mais c'est son coin et ça le regarde.

Sarah est indifférente à ce que ma mère marmonne sur le coin de mon père. Elle lui demande en revanche pourquoi on doit se lever, manger d'abord, se laver et faire le moins de bruit possible alors que mon père a parlé fort hier soir. Il a aussi écouté de la musique dans la cuisine avant de l'écouter au

casque caché derrière son paravent, face à l'écran de son ordinateur.

Ma mère essore l'éponge et elle répond comme si Sarah, au lieu de dire pourquoi, lui avait dit comment. Comment se lève-t-on? Eh bien en attendant que maman arrive, ma puce. Comment mange-t-on? En enfonçant une petite cuiller dans un grand bol de céréales, mon cœur. Comment se lave-t-on? Tu le sais bien. Avec de l'eau et du savon mon petit bout. Et comment se débrouille-t-on pour ne pas réveiller mon père? En chuchotant le temps qu'on est dans la chambre. En se comportant comme si tout était un jeu. Un simple jeu et pas de logique.

Ma sœur réclame un autre verre de jus d'orange, elle aimerait bien ne pas se déshabiller, ne pas se laver. Elle préférerait se contenter de prendre son petit déjeuner avec ma mère. Les autres jours de la semaine, l'organisation et la répartition des tâches sont différentes. Sarah se lève plus tard. L'école maternelle où elle est inscrite ouvre ses portes à huit heures trente, et c'est Lívia, une vieille voisine que mon père déteste, qui la prépare et qui l'emmène.

Ma sœur ajoute qu'elle n'aime pas l'eau ce matin. La douche est comme « une pluie de feu » qui pique la peau et la déchire. Elle a peur d'avoir des marques rouges le long des bras voire sur le buste quand on la douche. Ma mère se doute que l'expression « pluie de feu » vient de mon père. Elle lui sourit en déclarant que parfois il dit des choses

bizarres pour s'amuser. Elle n'en saisit pas toujours l'humour et encore moins le sens.

Ma mère caresse le menton de Sarah. Elle la conduit avec enthousiasme dans la salle d'eau. Une fois dans le vestibule, dont une portion de moquette est auréolée de taches d'humidité depuis que la machine à laver a fui, elle désigne le panier à linge, les étagères, le range-chaussures bondé comme les étapes d'un chemin extraordinaire. Elle claque des mains en face de la patère. Y sont accrochés une veste en cuir et deux manteaux. Elle pointe d'une main l'aspirateur, de l'autre le bouton de porte de la salle d'eau.

Ma mère se dandine avec les poings serrés à la hauteur de ses oreilles, elle fait le dos rond. Elle avance à pas très lents, puis elle chantonne et elle sourit en mélangeant entre eux les airs et les paroles de quelques comptines qui datent de plusieurs siècles. Elle les accompagne de gestes et de grimaces qui sont censés, grâce à leur expressivité, rendre contagieux son enthousiasme.

Elle tourne le bouton de porte. Elle a le dos collé contre le battant. Elle presse l'interrupteur avant de montrer avec ferveur le bac à douche et le lavabo. Une ampoule de quarante watts pend du plafond, qui éclaire mal les murs craquelés. Ils sont jaune beige. La pièce est minuscule. Elle contient peu de meubles. Une planche repeinte en vert et lasurée, vissée au mur près de la porte, surplombe

un tabouret et le lavabo. Ma mère y a étalé tous ses produits de beauté. Mon père y laisse traîner des choses diverses, comme un blaireau et ses chaussettes, pour la plupart dépareillées. Ma mère y a aussi rangé des draps, des couvertures, des gants de toilette et des serviettes. Une armoire à pharmacie en merisier est accrochée au mur qui est devant elle.

Ma mère s'agenouille et ouvre le robinet. Elle passe sa main sous l'eau afin d'être certaine de sa température : elle la veut tiède. Elle continue à chantonner. Ma sœur a beau être petite, elle n'est pas dupe de la mise en scène qu'on lui soumet, et encore moins de ses effets plutôt grotesques. Ils lui font peur, entre autres l'instant durant lequel ma mère s'est dandinée devant le panier à linge et la patère. Ma sœur garde également en tête qu'elle n'a pas eu de réponses à ses questions, et elle refuse d'être lavée. Pense à papa, lui dit alors ma mère. S'il ne se lève pas, c'est simplement qu'il dort, il récupère. Pense à papa. Il ne faut pas qu'il se réveille. Maintenant on va se dépêcher.

Sarah est sous la douche. Ma mère lui tient le bras gauche pour qu'elle y reste. Ma sœur se débat ; ses yeux se plissent. Elle râle et tente de repousser avec ses mains les giclures d'eau qui éclaboussent son corps, tout son visage. Au lieu de l'encourager à être patiente, ma mère n'insiste pas de peur que ma sœur perde l'équilibre et qu'elle se cogne contre

un des rebords du bac. Elle déglutit, elle vérifie que l'eau de la douche est tiède. Elle lui demande si elle a bien dormi. Ma sœur ne répond pas. Ma mère referme les robinets et elle se penche sous le lavabo où elle attrape, pliés sur le tabouret, une petite culotte en coton bleu, un chemisier à col claudine, une jupe trapèze, ainsi qu'un cardigan froissé que mon oncle lui a offert pour ses trois ans.

Elle essuie ma sœur avec une grosse serviette avant de commencer à l'habiller. Sarah est de mauvaise humeur, et elle proteste. Elle n'a aucune envie d'être habillée. Ma mère parvient sans trop de difficultés à lui enfiler culotte et jupe. Sarah insiste pour regagner la chambre, elle demande ce que mon père a besoin de récupérer. Elle reste nerveuse et sur ses gardes pendant que ma mère boutonne son chemisier. Ses gestes sont saccadés, ils évoquent même la gigue ou les mouvements d'un automate sur le point de se détraquer.

Ma mère attache comme elle le peut son cardigan et elle lui dit que « récupérer » est juste une expression que mon père lui expliquera ce soir. Loin d'être calmée, Sarah retrousse une de ses lèvres et la pétrit contre sa gencive. Sa chevelure, de chaque côté de l'épi-de-veuve qu'elle a en haut du front depuis ses premiers jours, est toute mouillée. Elle fait claquer sa langue, puis elle purlèche lentement ses dents de lait. Elle veut savoir tout de suite le sens du mot « récupérer ». Ses yeux se détournent de la

figure de ma mère, de son foulard et de ses cheveux laqués. Ils se rivent sur la serrure de la porte de la chambre.

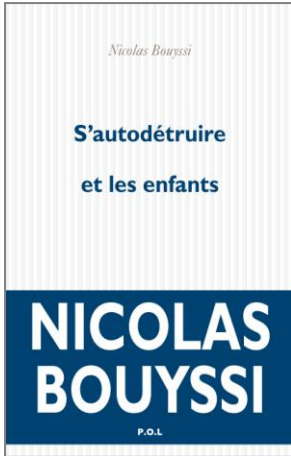
Tandis que ma mère, de nouveau assise sur les talons, la tient par les épaules, elle cherche des occasions. Elle multiplie les feintes pour y retourner. Elle prétend avoir oublié un de ses doudous, elle veut soudain le doudou Bouteille, elle veut le doudou Feuille-de-papier. Ma sœur emploie le mot « doudou » pour tout et pour n'importe quoi. Elle geint encore quelques secondes. Ça ne marche pas. Elle se tortille lorsque ma mère lui dit qu'elles n'ont plus le temps, et que les doudous Feuille-de-papier pullulent et sont plus beaux dans son bureau.

Ma sœur s'agenouille pour empêcher ma mère de se redresser, elle lui répond qu'elle ment. Elle est tout près du sol. Ses mains sont désormais à moins d'un centimètre de la moquette. Elle se cabre au point que son dos se tend. Il s'arc-boute. Il devient presque aussi rigide qu'une branche. Ma sœur refuse de lui donner la main alors que ma mère lui tend la sienne en lui disant deux fois : « Allons » d'un ton sans conviction.

Sarah n'a pas envie de partir. À cause de son comportement, le risque augmente que mon père se réveille. Ma sœur glisse à quatre pattes. Elle ne cesse pas de répéter que c'est non. Elle lui demande pourquoi, hier, mon père sentait une odeur forte, pourquoi sa voix est devenue bizarre et aquatique

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2011
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2205 – N° d'édition : 180399
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2011

Imprimé en France



Nicolas Bouyssi
S'autodétruire et les enfants

Cette édition électronique du livre
S'autodétruire et les enfants de NICOLAS BOUYSSI
a été réalisée le 3 mars 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2011 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818013229)
Code Sodis : N47943 - ISBN : 9782818013243
Numéro d'édition : 180399